

## Partie introductive

Situé dans le prolongement d'une exposition organisée par le Conseil général de Loire-Atlantique au château de Châteaubriant en 2005 et 2006, il était logique que l'ouverture du colloque soit faite par son président, **PATRICK MARESCHAL**.

Mais l'organisation de ce colloque a été prise en charge par une association qui possède une collection de matériels à traction animale : **HERVÉ CAMUS**, son président, en fait la présentation.

On peut alors aborder les questions de fond. **FRANÇOIS SIGAUT**, directeur d'études à l'École des hautes études en sciences sociales et spécialiste de l'histoire des techniques agricoles, ouvre le débat sur l'histoire et la définition des labours. **MARIE-ROSE SIMONI-AUREMBOU**, linguiste, s'interroge sur les mots à employer pour parler de ce sujet. Et **HENRI BARON**, ancien président de la Chambre d'agriculture de Loire-Atlantique, évoque le lien entre les techniques et les politiques de développement.

## Discours d'ouverture du colloque

**Par Patrick Mareschal,  
président du Conseil général de Loire-Atlantique**

C'est un vrai plaisir pour le Conseil général de Loire-Atlantique et son président de vous accueillir dans son auditorium. Nous souhaitons en effet que ce lieu ne soit pas réservé aux élus et aux notables étiquetés comme tels, mais ouvert à tous les courants de pensée, à toutes les réflexions prospectives. C'est donc pour nous aujourd'hui une occasion parmi d'autres d'accueillir des citoyens actifs qui réfléchissent à un certain nombre de questions.

L'ouverture de ce colloque est pour moi l'occasion d'en remercier les organisateurs et notamment M. Hervé Camus, président du Centre international de culture paysanne et rurale, et René Bourrigaud qui en est l'un des piliers. Je tiens aussi à saluer les représentants du Conseil général, en particulier Gilles Philippot qui, grâce au rôle qu'il a joué dans cette initiative, aurait pu être à mes côtés, d'autres représentants d'institutions, comme celle de la ville de Nantes, Danièle Largillière — ce qui montre que les problèmes de culture paysanne et rurale n'intéressent pas que les ruraux, mais font partie des problématiques de notre société — d'autres représentants comme Henri Baron qui a exercé d'importantes fonctions dans le monde agricole et qui exerce toujours des fonctions de réflexion et d'influence dans le domaine de l'agriculture, mais pas uniquement, ainsi que le professeur Jean Renard, partenaire de réflexion sur beaucoup de sujets, notamment au sein du Conseil de développement de l'agglomération nantaise. Je remercie aussi tous ceux qui, venus de Loire-Atlantique et de parfois beaucoup plus loin, vont participer à ces travaux.

Ce colloque sur les « Techniques de travail de la terre, hier et aujourd'hui, ici et là-bas » — le titre dit déjà beaucoup de choses — n'est pas sans lien pour nous avec des initiatives prises par le Conseil général, puisqu'il se situe dans le prolongement de l'exposition *Des charrues et des hommes* présentée au château départemental de Châteaubriant. J'en profite pour remercier M<sup>me</sup> Elisabeth Loir-Mongazon, la cheville ouvrière de cette exposition qui, sous une forme locale, traite déjà dans une certaine mesure du sujet dont vous allez avoir à débattre.

Peut-être, au-delà des propos un peu convenus, peut-on amorcer la réflexion de fond. Il me semble que tous les spécialistes, historiens, ethnologues, sociologues, qui se sont penchés sur l'évolution de l'histoire de l'humanité ont toujours daté les grandes périodes de l'occupation humaine sur notre planète à travers les grands épisodes de l'évolution des techniques agricoles. Il y a eu beaucoup de changements quand les hommes sont passés d'une activité de chasse et de cueillette à une activité

d'éleveurs et d'agriculteurs, ce qui leur a permis de se sédentariser, de constituer des sociétés locales, ce qui a changé beaucoup de choses. Et donc, au fil du temps, chaque fois qu'il y a eu des grandes évolutions économiques, sociales et politiques dans notre histoire, ce fut le plus souvent à partir d'une évolution du monde agricole et des rapports entre les hommes et la terre, de la façon de la cultiver, de l'occuper, et donc en grande partie à travers l'évolution des techniques agricoles.

Aujourd'hui, il nous semble que les moyens mis au service des activités humaines sont devenus tellement importants qu'ils finissent par mettre en cause l'équilibre global de la planète. Nous avons des outils tellement puissants, y compris dans le domaine agricole, que probablement la réflexion sur la limitation des ressources de notre planète se pose. Jusqu'à présent, il y avait peu d'hommes et beaucoup d'espace, par conséquent la conquête de la planète par l'humanité ne posait pas la question de la limite des ressources. Aujourd'hui, celle-ci est posée et nous devons réfléchir sur la capacité que nous avons à avoir des technologies ou des modes d'exploitation des ressources de la planète — en particulier celles de la terre cultivable —, plus économes de l'espace, des ressources énergétiques, plus respectueux de l'équilibre écologique de notre environnement.

Et donc la question des techniques agricoles est au cœur de cette problématique, me semble-t-il. D'autant plus que si l'ensemble des paysans de la planète se mettait à développer les mêmes techniques que celles que nous avons adoptées, c'est-à-dire des moyens très puissants, très productivistes, nous serions probablement dans une impasse. Par conséquent, le fait de regarder en arrière comment nos pères, nos grands-pères cultivaient la terre peut être intéressant pour beaucoup de peuples de la planète. Redécouvrir certaines techniques plus sobres, plus économes, plus respectueuses de l'environnement peut aider un certain nombre de paysans, dans d'autres pays, à ne pas se lancer dans les techniques — très productives, c'est vrai, mais très consommatrices d'espace et d'énergie, et destructrices de qualité de l'environnement — que nous avons développées ces dernières décennies dans notre pays.

Donc c'est un sujet qui n'est pas une simple curiosité d'intellectuels pour essayer de regarder avec un peu de nostalgie comment on faisait autrefois — avec l'idée sous-entendue que « c'était mieux avant » —, mais qui est au cœur des problématiques actuelles touchant aux conditions dans lesquelles l'homme occupe cette petite planète bleue aux ressources limitées. Voilà les réflexions personnelles dont j'avais envie de vous faire part, car ce travail — et c'est vrai de beaucoup de travaux liés à l'histoire — ce retour sur le passé n'est pas régressif, il est progressiste. Comment, demain, allons-nous faire face à des défis nouveaux ? Pour nous aider à répondre à cette question, nous avons beaucoup de choses à apprendre de notre histoire.

Ce colloque est donc important. Il l'est pour nous, pour notre réflexion d'élus politiques, comme il l'est pour l'ensemble des autres pays. J'en remercie encore une fois les organisateurs et vous souhaite un très bon travail. Nous serons très attentifs à utiliser au mieux l'ensemble de ce qui se sera échangé ici. Sachez que vous

bénéficierez ici d'oreilles attentives, même s'il n'y a pas toujours entre nous un consensus complet. Nous sommes prêts à continuer à vous accompagner, à transmettre ce message dans des cercles plus larges, dans des milieux moins avertis et moins spécialisés.

La parole est maintenant à M<sup>me</sup> Loir-Mongazon qui va vous présenter comment a été réalisée l'exposition qui est à l'origine de ce colloque<sup>1</sup>.

1. Cette intervention, illustrée de photographies, puis suivie d'un diaporama présentant l'exposition, est reproduite dans le DVD joint à cet ouvrage.

## Le Centre international de culture paysanne et rurale (CICPR), une démarche associative

Par Hervé Camus<sup>1</sup>

« Curieusement, c'est à travers une action de solidarité que notre génération a pris conscience du patrimoine qu'elle détenait et de la nécessité de le transmettre à son tour... » Cette citation empruntée à Roland Drouard, ancien technicien agricole aujourd'hui décédé, fondateur et moteur de l'aventure que fut et qu'est toujours notre association, traduit bien notre projet qui se cache derrière ces cinq lettres : *C.I.C.P.R.*

### Un bref rappel historique

À la fin des années 1980, pour répondre à l'appel de Joseph Chevalier, syndicaliste paysan retraité découvrant les besoins en matériel à traction animale des paysans du Nicaragua, tout un réseau de militants, souvent formés à la JAC dans les années de l'après-guerre, s'est activé pour récolter, réparer et envoyer ce matériel. Ils ont créé ainsi l'association Échanges et solidarité 44. En explorant les remises d'exploitations agricoles à travers tout le département, les collecteurs de vieux matériels ont découvert une variété d'instruments anciens qu'ils ne soupçonnaient pas. La décision est prise alors de conserver un exemplaire de chaque matériel différent et, en quelques années, ils ont ainsi réussi à constituer une impressionnante collection de charrues, herses, buttoirs, matériels de récolte et de transport, etc.

Cette découverte n'a rien d'étonnant. La Loire-Atlantique, et en particulier la région de Châteaubriant où se déroule le colloque, possède une riche histoire en matière d'agriculture, mais aussi d'artisanat et d'industrie agricole. Pour faire bref, ne citons que les frères Lotz de Nantes, promoteurs en France des « machines à battre » au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, l'école nationale de Grandjouan à Nozay créée par Jules Rieffel, les moines de l'abbaye de La Meilleraye où encore les usines Huard de Châteaubriant.

1. Président du CICPR.

## Une association de conservation

Plus de trois cents pièces répertoriées sont aujourd'hui conservées dans un ancien poulailler industriel devenu « bâtiment-réserve » au village de La Mulnais à Treffieux. L'aménagement et la mise hors d'eau de ce bâtiment ont mobilisé un nombre important de bénévoles qui, par leur travail, ont permis de conserver et de mettre en valeur ce patrimoine agricole et industriel. C'est donc tout naturellement qu'une association va naître autour de la collection. En 1991, quelques collecteurs passionnés comme Roland Drouard, Louis Mahé ou René Phillipot créent une première Association pour la promotion de la culture attelée en Loire-Atlantique. Quatre ans plus tard, cette association se transforme en Centre international de culture paysanne et rurale. Chaque mot a été pesé et discuté :

- *centre* d'abord, car plus qu'un musée il se veut espace d'échanges et de réflexions,
- *international* ensuite car, né d'une action de solidarité, il veut promouvoir la coopération et les échanges internationaux dans la lignée d'Échanges et solidarité 44,
- *culture paysanne et rurale* enfin, car il doit servir à mettre en valeur l'histoire, les expériences de l'agriculture paysanne et du monde rural : la nôtre, pays du Nord, et celles des pays du Sud avec qui nous avons des relations.

Favoriser, dans un même mouvement, enracinement dans une culture locale et développement des échanges culturels internationaux, tel est l'objectif du CICPR. Faute de financements pour créer un lieu qui permette de rendre visible et de faire vivre notre projet, l'association s'est investie dans de nombreuses actions pour dire et montrer nos idées et nos réflexions. Ainsi, depuis 1996, le festival *Graines d'automne*, dont nous sommes les initiateurs, conjugue-t-il pendant une quinzaine de jours, sur le canton de Nozay, l'idée de culture *du* monde rural, c'est-à-dire d'une culture qui a du sens, de la valeur et qui peut encore s'affirmer, et l'idée de culture *en* milieu rural, fondée sur la multiplication des échanges entre générations, entre ville et campagne, ou encore d'échanges internationaux. Cet attachement à associer *enracinement* et *ouverture* souligne notre exigence d'une culture créatrice de lien social.

## Des actions pour faire vivre une collection

Quand Elisabeth Loir-Mongazon, conservatrice du Patrimoine au conseil général, et Nina Guiraud, chargée de mission, ont pris les premiers contacts avec les associations du département pour présenter le projet d'exposition *Des charrues et des hommes* auquel elles souhaitaient nous associer, ce fut pour nous une nouvelle occasion de développer notre projet. Elle nous a d'abord permis de lancer une enquête sur les anciennes techniques de labour dans tout le département, ce qui donne un sens plus explicite à nos collections. Mais c'est surtout la démarche et le travail initiés entre les différents partenaires institutionnels et associatifs, l'esprit créé autour de l'exposition qui méritent ici d'être soulignés.

Le colloque auquel nous vous avons conviés s'inscrit ainsi dans la dynamique créée autour de l'exposition, en particulier sur le territoire du pays de Châteaubriant. Fort de notre expérience avec le festival *Graines d'automne*, le CICPR a pris l'initiative d'une mise en réseau des différents acteurs tant culturels qu'économiques sur les trois communautés de communes qui composent le « Pays de Châteaubriant ». De ces contacts, est né un programme d'animations visant à la fois à valoriser l'exposition et les actions ou réflexions des différentes associations locales. Le panel d'animations proposées rend compte de la diversité des partenaires qui ont travaillé plus d'un an et demi autour de l'exposition et de la dynamique qui en est née. Deux communautés de communes, celles de Nozay et de Derval, ont d'ailleurs soutenu ces projets et ces dynamiques par leur financement. On retiendra quelques événements significatifs : les randonnées à thème Jules-Rieffel à Nozay avec l'ASPHAN et Rando-ferme à Saffré avec Paysans couleurs, les débats organisés par la chambre d'agriculture ou encore le festival de cinéma *Le Ciné est dans le pré* proposé par les cinémas de Nozay et de Châteaubriant. Cet ancrage dans le territoire est un élément important que nous avons souhaité faire découvrir aux participants de ce colloque « itinérant » de Nantes à Nozay, puis sur toute la région de Châteaubriant.

## Le colloque

Le Centre international de culture paysanne et rurale a déjà mené des actions pour valoriser le patrimoine et présenter l'histoire de l'agriculture régionale, que l'on pourrait regrouper en trois grands types :

- les visites de lieux patrimoniaux du département,
- les ateliers autour de la mémoire et de l'histoire,
- les animations culturelles comme les veillées *Graines d'automne*.

Mais jamais nous n'avions pris le risque d'organiser un événement de l'envergure de ce colloque international dont René Bourrigaud, membre de notre association et enseignant-chercheur à l'université de Nantes, a pu assurer la préparation grâce à l'appui scientifique de François Sigaut. *Techniques de travail de la terre, hier et aujourd'hui, ici et là-bas* est un titre qui contient tout un programme et qui résume bien nos objectifs :

- notre souci de connaissance du passé pour nourrir notre réflexion sur l'avenir,
- notre souci de connaissance de notre propre culture, de notre propre développement pour aller à la rencontre des autres,
- enfin, une volonté d'échanges entre scientifiques et praticiens ou collectionneurs passionnés.

Nous espérions beaucoup de cette alchimie... Après coup, on peut dire que le colloque a tenu ses promesses : les échanges ont été chaleureux et fructueux. Je vous souhaite beaucoup de plaisir à la lecture de ces actes et j'espère que cette rencontre ne sera que le début d'une nouvelle aventure scientifique et humaine.

## Le labour, qu'est-ce que c'est ?

Par François Sigaut<sup>1</sup>

De toutes les activités humaines, le labour est une de celles qui nous sont les plus mal connues, tout en étant une des plus familières. Tout le monde a eu l'occasion de voir des tracteurs au travail dans les champs. Mais c'est peut-être cette évidence qui nous masque la réalité. Comme dans *La Lettre volée*, d'Edgar Poe, on ne sent pas le besoin de regarder de près ce qui se voit trop facilement. Tout le monde croit savoir ce que c'est que labourer, et personne ne s'interroge.

Le résultat, c'est que l'histoire des labours — et sous le terme *histoire*, j'inclus la géographie, l'ethnologie et les autres sciences humaines, ainsi que l'agronomie proprement dite — est une *terra incognita*. Avec cependant une exception partielle, que je dois signaler. Avant la généralisation du tracteur, l'extraordinaire diversité des instruments aratoires selon les régions avait tellement frappé les folkloristes qu'il s'était formé chez eux une véritable école de recherche sur ce thème. Née dans la seconde moitié du xviii<sup>e</sup> siècle en Suède<sup>2</sup>, cette tradition atteignit son apogée au milieu du xx<sup>e</sup> siècle, après la publication de la somme de Paul Leser, *Entstehung und Verbreitung des Pfluges* (1931). Il ne faut pas rejeter avec dédain cette tradition comme étant le fait de folkloristes. Car si elle a ses limites, elle a aussi ses richesses, dont A.-G. Haudricourt et M. Jean-Brunhes Delamarre ont tiré le meilleur parti dans cet autre grand classique qu'est *L'Homme et la charrue*<sup>3</sup>. On leur doit la distinction cardinale, et que je crois définitive, entre araires (à structure symétrique) et charrues (à structure dissymétrique).

Reste qu'étudier les instruments sans regarder de près comment on s'en sert ne peut donner que des résultats assez limités. C'est pour cela, les historiens futurs nous le confirmeront sans doute, que l'école folkloriste est morte de sa belle mort dans les années 1970 — en même temps, remarquons-le au passage, que les attelages de chevaux et de bœufs disparaissaient de nos paysages. On avait bien vu la diversité des instruments, qui est un vrai problème dont la solution est encore éloignée. Mais parce qu'on croyait savoir ce que c'était que labourer, on avait cherché de tous côtés l'explication de cette diversité, sauf dans la diversité des pratiques de labour elles-mêmes. Qu'on me pardonne, ici, de parler de moi. Mais c'est peut-être parce qu'étant

1. Directeur d'études à l'École des hautes études en sciences sociales (EHESS).

2. Le texte inaugural d'ANDERS BERCH, *Methodus investigandi origines gentium ope ruralium instrumentorum* a été publié dans *Histoire et sociétés rurales* (1994, tome 1, p. 191-200) avec une traduction due à Corinne Beutler.

3. ANDRÉ-GEORGES HAUDRICOURT et MARIEL JEAN-BRUNHES DELAMARRE, *L'homme et la charrue à travers le monde*, 1955, réédition : Tournai (Belgique), la Renaissance du livre, 2000, 617 p.



Et ces labours sont au moins trois :

- le premier, qui porte le plus souvent un nom dérivé du nom de la jachère elle-même : *lever les jachères* ou *jachérer*, *lever les guérets* ou *guéreter*, *sombrier*, *verser*, etc. ; ce premier labour est fait ordinairement entre avril et la mi-juin ;
- le second, dont le nom fait souvent référence à cette place de second dans la série : *biner*, *retailer*, *recasser*, *relever*... ; ce second labour est souvent répété une ou plusieurs fois (*rebiner*, *tiercer*, *traverser*...) ;
- le dernier, qui laisse le champ dans son état définitif : *labourer à demeure*, *labourer à blé*, etc.

On trouvera d'autres termes dans le tableau ci-dessous.

#### Nomenclature des labours de jachère

Langue, région	Époque	Premier labour	Binages	Dernier labour	Sources
• Latin	1 <sup>er</sup> siècle ap. J.-C.	proscindere	iterare, offringere tertiare	lirare	Varron, Pline, Columelle
• Anglais Bedfordshire	XIX <sup>e</sup>	following	stirring	laying up	Batchelor 1813
Sussex	id.	following up	stirring	landing up	Young 1813
• Allemand Silésie	XIX <sup>e</sup> XVII <sup>e</sup>	brachen brochen	wenden rühren wenden ruren	zur Saat pflügen aarn	Beckmann 1806 Thaer 1809 Grosser 1640
Suisse	XVIII <sup>e</sup>	brachen	kehren strachen	zur Saat fahren	Description..., 1771
• Italien Perugia	XIX <sup>e</sup>	rompere	rivoltare traversare	insolcare, seminare	Statistique 1812
Tivoli	id.	maggese	rifrescatura	seminatura	id.
• Français					
Angleterre	XIII <sup>e</sup>	warreter	rebiner	arer à semail	Lacour 1856
Bayeux	XVIII <sup>e</sup>	varter, briser	relever	airer	Duhamel 1754
Beauce	XVIII <sup>e</sup> -XIX <sup>e</sup>	lever les guérets, guéreter	biner, retailer	labourer à blé, " à demeure	Duhamel 1762 Statistique 1812
Marchenoir (Loir-et-Cher)	XIX <sup>e</sup>	guéreter	biner condoucer	couvrir	Leguay 1888
Selles-s/Cher (id.)	id.	lever le guéret	mettre à menu ressuir		
Wassy (H <sup>e</sup> -Mame)	id.	verser	recasser refendre	pour semer	Statistique 1812
Chatillon s/Seine	id.	sombrier	recasser recasser	semmer	id.
Montélimar	id.	émouvoir	biner	couvrir	id.
Le Puy	id.	aboucher	biner	couvrir	Deribier 1808
Gard	id.	soulever		couvrir remaouré	Rivoire 1842
Hautes-Pyrénées	id.	dessouca	rascla	embobé	Statistique 1812
Haute-Vienne	id.	prescindre	retourner tiercer, trancher		Texier-Olivier 1808
Brive	id.	pouysfandre	retrancher		Statistique 1812
Millevaches	XX <sup>e</sup>	pweycheindre			Mazaleyrat 1959
Les Essarts (Vendée)	XIX <sup>e</sup>	lever	refendre traverser	assillonner	Guitton 1880

Tableau publié dans SIGAUT F., « Quelques notions de base en matière de travail du sol dans les anciennes agricultures européennes », *Journal d'agriculture traditionnelle et de botanique appliquée*, 1977, XXV, 2-8, p. 139-170 (p. 150-151).

Ce qu'il faut retenir, c'est la généralité du modèle de la jachère à trois labours (ou plus, suivant le nombre de *rebinages*). Il est présent dans *L'Illiade*, c'est-à-dire dans la Grèce du VIII<sup>e</sup> siècle avant notre ère. Et il reste la norme dans la quasi-totalité des terroirs européens jusqu'au XIX<sup>e</sup> siècle. On a beaucoup glosé sur la suppression des jachères. C'était prendre les désirs des agronomes pour des réalités. Les jachères n'ont reculé que lentement, avec la diffusion des engrais commerciaux, avec surtout l'accroissement des puissances de traction qui ont permis d'accélérer considérablement l'exécution des façons culturales. Mais malgré plusieurs exceptions, ces innovations ne feront guère sentir leurs effets avant le XX<sup>e</sup> siècle. Les exceptions peuvent être rangées en trois catégories. Il y a d'abord les régions où, à cause de la rigueur des hivers essentiellement, on ne faisait que des céréales de printemps : on ne fait pas de jachères quand on ne cultive pas de céréales d'hiver. Il y a en second lieu les banlieues des villes et certaines régions littorales ou fluviales, où l'abondance de la main-d'œuvre et des engrais rendait possibles des systèmes de culture complexes, dans lesquels les céréales ne jouaient qu'un rôle accessoire. À quoi on peut ajouter des régions si exclusivement tournées vers l'élevage que l'essentiel des terres y étaient en prairies ou en cultures fourragères. Mais au total, et bien qu'on ne dispose d'aucune évaluation précise, il est probable qu'avant le dernier tiers du XIX<sup>e</sup> siècle, les régions sans jachères ne représentaient pas plus de 10 % des surfaces cultivables de l'Europe continentale, et probablement beaucoup moins.

Voilà donc pour la jachère avec ses trois labours (sans compter les *rebinages*). Il faut y ajouter :

- le labour des avoines de printemps, qui souvent ne portait pas de nom spécial ; on disait simplement *faire les avoines* ; c'était un labour unique, donné juste avant le semis, en février-mars ;
- le ou les labours pour l'orge de printemps (pas plus de deux ordinairement), le premier en hiver (*entr'hiverner*, par exemple), le second au moment de semer ;
- les labours pour le millet, le maïs, la pomme de terre... où les outils à bras (bêche, houë) jouaient un rôle important ;
- sans oublier la vigne, qui a dans chaque région sa série propre de labours et l'outillage spécialisé qui va avec.

Pour être tout à fait complet, il faudrait en outre tenir compte des labours de défrichement, qui portaient eux aussi un nom particulier, comme *rompre* un peu partout, ou *briser* en Normandie. Mais ce qui importe ici, ce n'est pas une exhaustivité manifestement impossible à l'échelle de la France, et à plus forte raison de l'Europe. Ce qui importe, c'est de prendre en compte une réalité qui était propre à toutes les agricultures d'autrefois. Où que nous allions, nous devons nous attendre à trouver un nombre déterminé de labours, cinq ou six ou huit ou dix, labours qu'il faut absolument identifier *techniquement* si nous voulons comprendre quelque chose, non seulement à l'outillage et aux formes si diverses qu'il peut prendre ici et là, mais aussi au calendrier des travaux, aux assolements, à l'équilibre agriculture-élevage, et finalement à l'ensemble du système de culture. On ne peut espérer comprendre la pensée, le raisonnement paysans que si on a observé concrètement ce qu'ils font

et comment ils le font. Travail fastidieux peut-être (tant du moins qu'on n'en a pas compris les enjeux), mais travail à défaut duquel on risque les contre-sens les plus stupides — comme celui qui règne encore sur la notion de jachère.

### Les états successifs du champ cultivé

Pour en terminer avec ce genre de contre-sens, je crois utile de faire également le point sur les différents états du champ qui se succèdent dans le cycle cultural. Ils sont au nombre de quatre :

1°. La *jachère*, qui est donc l'état de la terre en cours de préparation pour les semences d'automne. Sa durée est ordinairement de cinq à six mois, entre le premier labour (avril-mai) et les semences (octobre). Il arrive que le premier labour soit avancé de quelques mois, et que la durée de la jachère atteigne donc huit à dix mois. Mais c'est un maximum. Une jachère normale ne dure jamais une année pleine.

2°. Après les semences et jusqu'à la récolte, les champs ensemencés (latin *arva*) n'ont pas toujours de nom spécial en français ; on les désigne simplement par « les blés », « les cultures », « les emblavures », etc. La seule exception, à ma connaissance, est la région du Nord, où le mot *avéties* traduit exactement le latin *arva*.

3°. Après la récolte et jusqu'au premier labour de la culture suivante, les champs sont en *chaumes*, *éteules*, *restouables*, etc. Ce vocabulaire très varié remonte à deux mots latins, *calamus* et *stipula*, qui désignent tous deux la tige des graminées. Mais il existe aussi de nombreux termes spéciaux pour les chaumes de blé, d'avoine, etc. Le champ reste en chaumes longtemps : au moins huit mois entre la récolte (juillet-août) et le premier labour des jachères (avril-mai) ; au moins six mois entre la récolte (*idem*) et le labour des avoines (février-mars).

4°. Si les chaumes ne sont pas labourés dans les délais ci-dessus, c'est qu'on les laisse venir en herbe pour servir de pâturage pendant une ou quelques années. Ce pâturage temporaire porte un nom qui varie d'une région à l'autre : j'ai proposé de retenir celui de *pâtis*, qu'on trouve souvent dans l'Ouest. *Pâtis* traduit très exactement l'allemand *Dreesch* ou *Eggart*, et l'anglais *ley* ou *lea*, qui avaient exactement le même sens avant que les prairies temporaires ne prennent de l'importance.

*Jachère*, terre ensemencée, *chaumes* et *pâtis*, voilà donc les quatre notions nécessaires pour décrire les états successifs du champ dans un cycle cultural. Elles ne sont pas tout à fait suffisantes, et on trouverait sans doute bien des cas où il faudrait les préciser davantage. Mais elles sont nécessaires. Elles représentent le minimum en deçà duquel, qu'on me pardonne d'y revenir une fois de plus, tous les contre-sens deviennent possibles. Et en particulier, le contre-sens sur la notion de *jachère* tient évidemment à ce qu'on a confondu les jachères et les chaumes, ou pire encore les jachères et les pâtis. Une confusion que les paysans n'ont jamais faite, parce que les contraintes de leur métier les obligent à savoir de quoi ils parlent.

### Méthodes de semis, raies et sillons

Deux derniers points.

Le premier concerne la technique pour enfouir les semis. Dans les deux tiers de la France, en gros au sud et à l'ouest de la fameuse ligne Saint-Malo-Genève, on ne *hersait* pas les semis. La herse, d'ailleurs, y était rare ou même parfois inconnue. C'était le dernier labour des jachères qui enterrait les semis. Et là où ce procédé dominait exclusivement, par exemple dans le Berry de George Sand, ce dernier labour s'appelait *couvrir* et les semences devenaient les *couvraillies*. Au nord et à l'est de la même ligne, les deux procédés avaient cours, en fonction des circonstances. Tantôt on *semait dessous* ou *sous raies*, c'est-à-dire qu'on enterrait les semis par le dernier labour. Tantôt on *semait dessus*, c'est-à-dire après le dernier labour, et on *hersait* pour enfouir les semis. Il arrivait même qu'on fasse les deux à la fois, c'est-à-dire qu'on sème une partie des semences *dessous*, et le reste *dessus*... Ce ne sont pas des détails insignifiants, mais je n'en propose pas ici d'interprétation. Tout ce que je veux dire est qu'on ne peut pas non plus se permettre de les négliger si on veut comprendre.

Mon tout dernier point sera pour rappeler qu'un araire ou une charrue creuse une *raie*, jamais un *sillon*. Mais je n'ai pas besoin d'y insister, puisque cette mise au point a été faite dès l'origine de notre colloque, dans le document qui a été remis aux participants<sup>6</sup>.

6. Voir, dans le DVD joint, le dossier préparatoire au colloque « Les labours en sillons ».

## Parler de la charrue et des labours d'hier, mais avec quels mots ?

Par Marie-Rose Simoni-Aurembou<sup>1</sup>

En France, les dénominations de la charrue et des labours que je vais examiner ont été recueillies sur le terrain au cours de deux enquêtes nationales : d'une part celle de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, faite par un seul enquêteur, Edmond Edmont, et publiée par Jules Gilliéron dans l'*Atlas linguistique de la France* (1902-1910, *ALF*) ; d'autre part celles des nouveaux atlas linguistiques et ethnographiques de la France par régions (*NALF*) effectuées dans la seconde moitié du XX<sup>e</sup> siècle.

Le grand intérêt de ces dernières est qu'elles ont été systématiques sur tout le territoire, tant pour la répartition des points d'enquête que pour le questionnaire. Elles avaient pour but de faire apparaître les spécificités régionales d'une civilisation rurale sur le point de disparaître. Mais il faut regretter que cette immense enquête n'ait pas réussi à réunir linguistes et ethnographes, car il est malheureusement probable que l'occasion ne s'en présentera plus.

L'analyse du vocabulaire de la charrue doit être menée dans la perspective de l'école des « mots et des choses », et la première difficulté vient de ce que l'enquête n'a pas toujours su ou pu décrire les variétés de charrues utilisées pour des travaux différents ou, plus grave encore, que l'enquêteur n'aura pas distingué nettement la charrue de l'araire, comme par exemple dans l'*ALF* de 1902-1910.

De plus, du point de vue linguistique, la relation entre les termes locaux et le vocabulaire technique général n'est pas toujours facile à établir, particulièrement dans les campagnes « françaises » autour de Paris qui sont celles de mon *Atlas linguistique* : Ile-de-France, Orléanais, Perche, Touraine au nord de la Loire (*ALIFO*). C'est pourquoi il aurait été important d'interroger non seulement l'utilisateur, le paysan, mais aussi le constructeur, le charron. En effet, c'est le charron qui fabriquait les charrues que j'ai retrouvées et dont j'ai recueilli les noms, et qui ne remontent pas au-delà du XIX<sup>e</sup> siècle : il n'achetait que les parties en fonte, essentiellement le soc et le versoir, et fabriquait les parties en bois, l'avant-train, l'age, les mancherons. Mais il ne m'a pas été possible de faire cette double enquête, dont le modèle reste celle du grand dialectologue belge Elisée Legros, « Le joug et la charrue en Ardenne liégeoise » (*Mélanges Haust*, Liège, 1939, p. 265-280). Pour ma part, je n'ai recueilli

<sup>1</sup>. Linguiste, directrice de recherche émérite CNRS.

que les dénominations du paysan-utilisateur, dont j'ai cependant vérifié systématiquement qu'elles étaient vraiment locales.

Il s'agira donc d'avoir toujours présentes à l'esprit les questions :

- quels étaient les noms employés par le charron local ?
- quels sont les rapports des noms du charron avec le vocabulaire général qui lui était familier, celui du fournisseur par exemple, ou des catalogues ?

Même si l'on n'a pas de réponse, il ne faut pas oublier ce problème général.

### Les limites de la cartographie : la charrue

La géographie linguistique, ou géolinguistique, se donne comme tâche essentielle de cartographier la variation de la langue dans l'espace, dans toute la richesse de ses variétés dialectales. Mais on rencontre de sérieux problèmes pour un vocabulaire technique complexe comme celui de la charrue, pour les raisons vues plus haut.

Il faudrait plusieurs cartes pour rendre compte des noms des divers modèles qui se sont succédé, travail considérable si l'on réunit tous les renseignements collectés par les vingt-trois atlas qui couvrent la France métropolitaine et l'île de la Réunion. À cet égard, la belle carte par aires de la charrue parue dans l'ouvrage de G. Brun-Trigaud, Y. Le Berre et J. Le Dû (carte n° 15, p. 49) à partir des données de l'ALF — et de l'Atlas de la Basse-Bretagne — présente deux aires relativement homogènes : le type *charrue* s'étend sur le sud de la Belgique, la Suisse romande et plus de la moitié de la France, de Dunkerque à Bordeaux et Chambéry ; le type *araire* couvre la Belgique orientale, la Bretagne celtique et une bonne partie de la France du sud. *Charrue* est présenté comme une progression du mot français « venu du centre » et de l'instrument dissymétrique : *charrue* « s'emploie à rejeter la zone *araire* de part et d'autre du Rhône ».

Mais cette belle unité n'est-elle pas trompeuse ?<sup>2</sup> On n'a pas encore examiné toutes les données recueillies récemment sur le terrain, ni « toutes les descriptions originales dispersées dans des ouvrages que personne ne lit plus » (Sigaut 2006, p. 5). Mais on sait que la charrue dissymétrique n'a pas éliminé l'araire. Les deux instruments étaient encore employés il n'y a pas si longtemps dans la région parisienne, Beauce du Loiret et du Loir-et-Cher, Perche de l'Orne et de l'Eure-et-Loir, Touraine (ALIFO, carte 79 : *araire*), chacun ayant une fonction particulière. Et si l'on a bien donné à la charrue le nom d'*araire*, non seulement en langue d'oc mais en Belgique romane et en Bretagne celtique — ce qui reste à expliquer —, à l'inverse l'araire a souvent le nom de *charrue*, aussi bien dans la région parisienne qu'en Gascogne, où la charrue à roues était très rare et où le mot désigne l'araire métallique (ALG, carte 257).

On retiendra que la charrue peut aussi avoir un certain nombre d'appellations réparties de façon sporadique et qui ne sont pas des formes héritées mais des créations romanes, notamment le nom d'une partie travaillante : types *versoir* en Sologne et entre Loire et Gironde, types *coutre* le long de la vallée du Rhône et dans le sud de la Provence. Citons aussi la *doumbalo* à l'ouest du Cantal et au sud de la Charente, dérivée de la charrue dombasle, et qui désigne certainement un instrument récent.

Ce type de *realia* pour lequel les dénominations sont abondantes et les techniques insuffisamment identifiées demande une approche pluridisciplinaire, linguistique, ethnographique et historique ; ce travail reste à faire.

### Les parties de la charrue : un vocabulaire expressif

Je ne peux évoquer, dans le cadre de ce bref exposé, que quelques façons de parler de la charrue, et encore ai-je dû restreindre cette présentation à l'aire de mon atlas, le centre du Bassin parisien. Toutefois ces régions sont représentatives en raison de la différence de leur sol, limons des plaines céréalières, bocage à l'ouest, coteaux des pays de la Loire moyenne au sud<sup>3</sup>, donc pluralité de labours et d'instruments<sup>4</sup>. Et d'un point de vue linguistique, elles montrent une indépendance du vocabulaire rural par rapport à la langue générale dès qu'il s'agit de techniques agricoles<sup>5</sup>.

Voici donc trois exemples de motivations transparentes : deux parties de la charrue, le versoir et le têtard, et un instrument indispensable quand on laboure, la curette.

Le *versoir* est un terme de grande généralité, tout comme l'*oreille* ; ils figurent dans les dictionnaires. D'après la carte 65 de l'ALIFO, l'*oreille* est la seule réponse en cinquante-trois points, et le *versoir* (prononcé *vèrswèr*) en vingt-six. Elle montre aussi un certain polymorphisme : sur soixante-seize localités, vingt-six ont deux réponses, quatre en ont trois, une en a quatre.

*Versoir* est simplement descriptif et, au nord de Paris, on a souhaité le rendre plus expressif grâce à des préfixes : *revèrswèr*, *dévèrswèr*. *Oreille* est une comparaison, et deux autres parties du corps humain ont été retenues, l'épaule et la poitrine, ce qui implique une idée de force absente quand on parle d'oreille. L'*épaule* et ses formes suffixées *épaulard*, *épaulage*, *épaulier* ont vingt attestations, alors que la *poitrine* n'en a qu'une. En un point de la Beauce orléanaise on dit également la *coiffure*, mais ce terme désigne un autre versoir, le versoir en bois. L'informateur a donné cette explication : « On va mener la charrue *couéffer* » signifiait : on va lui faire mettre un versoir en bois. Or un peu partout on utilisait un second versoir en bois « dans des terres très fortes, très collantes, celles où maintenant encore on

2. [À propos du terme *Pflug*] « par lequel on peut désigner uniformément une multitude de types de charrues, il faut éviter de partir d'une constante supra-régionale de signifiés et de signifiants ». (R. SCHMIDT-WIEGAND, « Les mots et les choses. Directions, centres d'intérêt et tâches de la recherche », in BEITL K. BROMBERGER CH. et CHIVA L., Paris, éd. MSH, 1997, p. 26.)

3. Ces « trois Frances de Nord » sont empruntées à la suggestive étude de J. DUPÂQUIER, « Essai de cartographie historique : le peuplement du Bassin parisien en 1711 », *Annales ESC* 24, 4, juillet-août 1969, p. 976-998.

4. Le questionnaire sur la charrue et les labours a été très productif : les parties de la charrue ont donné lieu à 14 cartes et 15 listes ; l'araire, 1 carte ; le labour, 35 cartes et 25 listes.

5. Pour le Perche on se reportera aux études exemplaires de J.-P. CHAUVEAU, *op. cit.*

est obligé de labourer en arrosant les versoirs avec de l'eau » (commentaire de la carte 65). Mais il n'y a pas de nom spécial.

Le *têtard* est le terme de l'*Encyclopédie* (t. XVIII, « Agriculture. Labourage », pl. 1, fig. 2) pour désigner la partie de l'avant-train de la charrue directement reliée au palonnier, laquelle existait sur toutes les charrues de la région parisienne à l'exception du sud de l'Oise où, du moins, je n'en ai pas retrouvé le souvenir. Le mot, en revanche, y est inconnu. La carte 73 présente deux zones bien séparées : à l'est (Val-d'Oise, Yvelines, Essonne, Eure-et-Loir est et Loiret nord-est), où la charrue est généralement métallique, on parle de l'*essieu*. À l'ouest, en revanche, où les têtards sont en bois, que ce soit les grandes charrues beauceronnes, les petites percheronnes ou les charrues vigneronnes au sud, on a plusieurs appellations imaginées. L'une est « à motivation perdue » suivant l'expression usuelle, c'est le *pluma* ou *plumar*, dérivé de *plume* : en passant par « coussin de plume » on a pu arriver au sens de support, soutien. Mais la motivation la plus répandue est la force, c'est le *forciau* et le *ferciau*. On relève aussi dans le Perche des comparaisons que je pense locales, fondées sur la forme de la pièce : la *tête de grenouille*, le *violon* et le *chameau*. Or ce *chameau* est une remotivation bien intéressante d'un mot d'ancien français *eschamel*, « escabeau », qui a désigné dans toute la France un support, d'où son usage dans la terminologie de la charrue, et de la maison en Wallonie. Mais il n'était plus compris sous la forme *èchamiau* attestée au XIX<sup>e</sup> siècle (Montesson 1859) et le *chameau* avec ses deux bosses a semblé plus adapté à la réalité.

Voyons maintenant un instrument indispensable quand on labourait, la curette, petit instrument à main qui servait à dégager le soc et le versoir de la charrue de la terre et des herbes qui s'y accumulaient. Elle se composait d'une petite pelle métallique emmanchée d'un court bâton. Cette carte, dans l'*ALIFO*, suit logiquement celle de l'expression « [La charrue] accumule de la boue » (cartes 77 et 78), mais linguistiquement il y a peu de rapports entre « accumuler de la boue » et « l'instrument qui retire cette boue ».

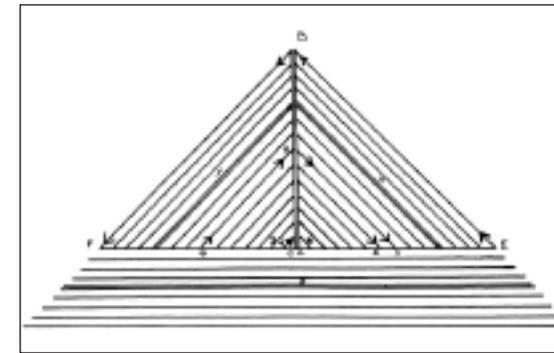
Il ne serait pas possible de cartographier par aires les termes répartis ici et là sur tout le domaine, mais tous sont expressifs, sauf le fonctionnel *poëlette* (prononcé *poalette*, petite pelle, dans un point de l'Oise). *Curette* est le mot le plus fréquent, *curoir* vient ensuite sous les formes locales *curouër* et *cureux*. Autres formes : *débouchouër(r)*, à partir du verbe *boucher* ; *débourroué*, *débourreux*, à partir du verbe *bourrer* ; *décrottouër*, transparent ; *dépattouër(r)*, seule forme à partir du verbe *patter*, « accumuler de la boue ».

### Un labour particulier : champs triangulaires ou bicornus

Nous n'évoquerons que le labour des petits champs, très nombreux avant le remembrement et dont le labour était délicat.

Lorsque les champs avaient une forme irrégulière, les raies aboutissaient à une ligne oblique, et étaient donc de plus en plus courtes (*ALIFO*, carte 103). Dans la

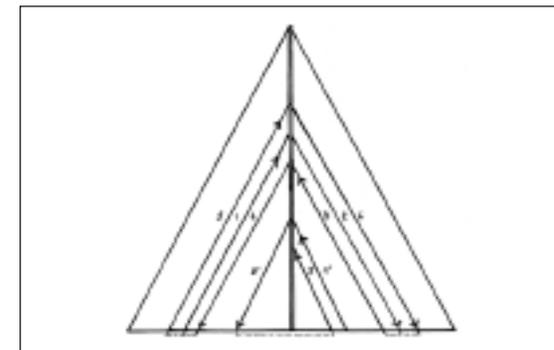
France de l'Ouest, ce sont les *courses* (de l'ancien verbe *acorcier*) en Ile-de-France et Bretagne romane ; les *pointes* en Ile-de-France et Normandie ; les *bergeons* (du verbe *abrèger*) dans tout l'Ouest ; les types *courts tours* dans toute la France du Nord.



#### La « culotte refendue », à Fains-la-Folie (Eure-et-Loir)

- A-B, B-C : enrayure faite de deux raies refendues.
- 1, 2, 3, etc. : on laboure en adossant, jusqu'à D.
- Arrivé à D, on va E, puis B, F, G, H, I, etc.
- On termine par deux raies, X et Y, faites comme A-B, B-C.
- La base est labourée en dernier ; la raie terminale Z est sur le modèle A-B, B-C.
- Le labour suivant sera en « culotte endossée » ; on commencera par où on avait terminé la fois précédente.

Lorsqu'un petit champ avait une forme triangulaire, ou que l'extrémité d'un grand champ se terminait en triangle, trois cas se présentaient : autour de Paris, aucune réponse ; dans le Perche de l'Orne occidentale et la Touraine, on pouvait labourer tantôt en adossant, tantôt en refendant, et l'on faisait donc des raies de plus en plus courtes (voir plus haut). Mais la Beauce, et le Perche qui la jouxte, ont connu une technique plus élaborée, productrice de discours et qui a marqué les mémoires (carte 104 : le labour d'un champ triangulaire). Les témoins ont bien distingué entre la *queue d'hirondelle*, la *culotte* et la *patte d'oie*, qui formaient des dessins très nets et qui demandaient beaucoup de temps et d'expérience. Seuls les très bons laboureurs savaient les faire et ils y mettaient leur point d'honneur. La *queue d'hirondelle* se pratiquait dans l'ouest de l'Eure-et-Loir, l'est de l'Orne, le nord du Loir-et-Cher, la *culotte* dans le Loiret et en Eure-et-Loir, où l'on distingue la *culotte de drap* et la *jambe de culotte* ; la *patte d'oie* se pratiquait en quelques localités du Loir-et-Cher. On trouvera les explications des laboureurs dans les commentaires des cartes 104 et 105.



#### Schéma du labour d'un champ triangulaire à Morée (Loir-et-Cher)

- On calculait les 2/3 de la base du champ ; puis on traçait 1, 2, 3, 4, 5, etc., et ensuite 1', 2', 3', etc.

Pour achever de se convaincre de l'importance primordiale du labour dans la vie rurale d'hier, ou plutôt d'avant-hier, je citerai quelques expressions qui désignent

une partie de raie mal labourée (carte 84) : un *viau* au nord d'une ligne Dreux-Châteaudun-Étampes, un *bourri* à l'ouest, et au sud des dénominations plus hétérogènes, *âne*, *auge* (à cochon), *pâté*, *dimanche*.

Labourer droit (carte 83) incitait au lyrisme, surtout dans le Loir-et-Cher, tout comme mal labourer : « Certains labouraient droit, c'était comme un cerge, et d'autres c'était comme une couleuvre », « quand on labourait tout *tortu*, on disait : il va se faire mordre par les couleuvres ». Mais dans le bon labour « on voit un mulot courir d'un bout à l'autre dans la raie », et même « on aurait vu courir une souris dans la raie à trois cents mètres ». Enfin « un cultivateur dit "La Science" affirmait que pour bien labourer, il fallait une charrue qui *roince* (grince), et aligner le bout de la perche avec l'oreille droite du cheval de gauche et le bout du champ ».

Parler de la charrue a partout été un des meilleurs moments de l'enquête. Ce travail si pénible et si exigeant était vraiment l'art des arts, et tous les agriculteurs interrogés ont été passionnés, et passionnants. La richesse des dénominations expressives témoigne de cet attachement.

## Bibliographie

- BEITL K., BROMBERGER CH. et CHIVA I., *Mots et choses de l'ethnographie de la France. Regards allemands et autrichiens sur la France rurale dans les années 1930*, Paris, Éditions de la Maison des sciences de l'homme, 1997.
- BEUTLER C., « Recherches géolinguistiques sur les origines françaises de la charrue canadienne à rouelles décrite dans les archives », M.R. SIMON-AUREMBOU (éd.), *Français du Canada — Français de France. Actes du 5<sup>e</sup> colloque international de Bellême du 3 au 7 juin 1997*, Tübingen, Niemeyer, 2000, coll. *Canadiana Romanica* 13, p. 67-85.
- BRUN-TRIGAUD G., LE BERR Y. et LE DÛ J., *Lectures de l'Atlas linguistique de la France de Gilliéron et Edmont. Du temps dans l'espace*, Paris, éd. du Comité des travaux historiques et scientifiques, 2005.
- CHAUVEAU J.-P., « Le vocabulaire du matériel agricole au Canada et dans l'Ouest de la France », H.J. NIEDEREHE et L. WOLF (éd.), *Français du Canada — Français de France. Actes du 3<sup>e</sup> colloque international d'Augsbourg du 13 au 17 mai 1991*, Tübingen, Niemeyer, 1993, coll. *Canadiana Romanica* 7, p. 73-107.
- CHAUVEAU J.-P., « Sur les emprunts lexicaux du québécois au percheron », *Cahiers Percherons, Chroniques du Perche*, « Nouveaux regards sur le Perche et le Québec », Ceton, Fédération des Amis du Perche, 1999-1, p. 3-27 ; SIMON-AUREMBOU M.R. (éd.) *Français du Canada — Français de France. Actes du 5<sup>e</sup> colloque international de Bellême du 3 au 7 juin 1997*, Tübingen, Niemeyer, 2000, coll. *Canadiana Romanica* 13, p. 88-108.
- GILLIÉRON J. et EDMONT E., *Atlas linguistique de la France*, Paris, Champion, 1902-1920, 18 + 2 vol. (Réimpression anastatique : Bologna, Forni, 1968-1969, 10 vol.)
- LE DÛ J., *Nouvel Atlas linguistique de la Basse-Bretagne*, Brest, CRBC, 2001, 2 vol.
- LEGROS E., « Le joug et la charrue en Ardenne liégeoise », *Mélanges Haust*, Liège, 1939, p. 265-280.
- MONTESON (DE) CH.-R., *Vocabulaire des mots usités dans le Haut-Maine*, Paris-Le Mans, 1859.
- SCHMIDT-WIEGAND R., « Les mots et les choses. Directions, centres d'intérêt et tâches de la recherche », in BEITL K. BROMBERGER CH. et CHIVA I., Paris, éd. MSH, 1997, p. 26.
- SÉGUY J. et al., *Atlas linguistique et ethnographique de la Gascogne [ALG]*, Paris, CNRS, 1954-1973, 6 vol.
- SIGAUT F., « Le labour en sillons — Pas si simple... », F. SIGAUT et R. BOURRIGAUD (éd.), *Les Labours en sillons. Dossier préparatoire au colloque « Techniques de travail de la terre, hier et aujourd'hui, ici et là-bas »*, Éd. CICPR, 44170 Treffieux, 2006, p. 3-8.
- SIMON-AUREMBOU M.R., *Atlas linguistique et ethnographique de l'Ile-de-France et de l'Orléanais (Ile-de-France, Orléanais, Perche, Touraine) [ALIFO]*, Paris, CNRS, 1973-1978, 2 vol. parus.

## Les labours d'aujourd'hui : de l'influence du type de labour sur les politiques de développement

Par Henri Baron<sup>1</sup>

LABOUR. La définition du *Larousse* nous indique : « Façon que l'on donne aux terres en les labourant... » ce qui ne nous avance guère. Je me permets donc d'ajouter : façon que l'on donne au développement, selon la pratique et l'usage que l'on a de ce labour.

### Une mécanique puissante...

Un peu de mise en perspective, à partir d'un exemple, le mien. Avant de devenir observateur, puisque retraité, laboureur j'étais : d'abord avec les chevaux — trois en ligne — tirant un brabant réversible, sur une ferme de vingt et un hectares, depuis l'âge de quinze ans jusqu'à celui de vingt-huit ans. À cette époque, on semait encore à la volée et on associait des légumineuses ou d'autres graminées aux céréales, pour laisser les terres en pâture après la récolte.

Puis, avec un tracteur d'occasion (22 CV essence) et une charrue bisocs, mon exploitation était alors passée à une surface de trente-huit hectares (+ 80 %). Ensuite un tracteur de 37 CV (neuf, à moteur diesel) et la même charrue pour cinquante hectares (+ 35 %). Puis un 65 CV, d'occasion récente, et une charrue trisocs ; enfin un 90 CV à quatre roues motrices et une quadrisocs sur cinquante-deux hectares (+ 4 %). Le gain de surface était faible, mais cet équipement plus puissant me permettait de dégager du temps pour assumer des responsabilités professionnelles.

Aujourd'hui mes successeurs ont, pour deux exploitations comptant six travailleurs et regroupant deux cent vingt hectares en deux GAEC, un tracteur de 125 CV et une charrue cinq socs. Soit un seul outil pour travailler une surface dix fois plus grande que ma première exploitation, et une productivité multipliée par vingt-quatre, rapportée à mon premier attelage de chevaux il y a quarante-six ans.

<sup>1</sup> Henri Baron est membre du CICPR. Né en 1932, il est aujourd'hui agriculteur retraité à Fercé, une petite commune de Loire-Atlantique, située au nord de Châteaubriant. Parmi ses nombreuses responsabilités, notons qu'il a été président de la Chambre d'agriculture de Loire-Atlantique de 1976 à 1992. Il vient de publier une autobiographie : *Henri Baron paysan citoyen*, Nantes, éditions Siloe, décembre 2006, 304 p. ([www.siloe.fr](http://www.siloe.fr)).

Car je labourais alors un demi-hectare en une journée de huit heures ; aujourd'hui, dans le même temps, on laboure douze hectares. Notons en passant que si la surface de l'exploitation a été multipliée par dix, le nombre d'emplois l'a été par six.

La démonstration est ainsi faite : on peut faire le choix soit de favoriser les emplois, soit celui, individuel, de l'agrandissement continu que permet la mécanisation. Le labour, selon la pratique de sa mise en œuvre, est soit l'instrument de l'expansion, soit celui de la libération. Il peut devenir celui de la domination.

Le labour a toujours été un élément constitutif de la condition de vie de celui qui le pratique. Il est son instrument de l'occupation de l'espace auquel il peut prétendre. Le laboureur africain avec sa *daba* ne prétendra jamais à cinquante hectares. À l'inverse, dans notre société moderne — dite de progrès — des Trente Glorieuses à aujourd'hui, la nature du labour mis en œuvre, avec le matériel qui l'accompagne, a justifié l'augmentation de la surface à labourer.

### ... Pour quel progrès ?

Parfois, et même souvent, j'ai entendu dire : « Maintenant j'ai un tracteur de 60 CV et une trisocs, il me faut les quinze hectares de la petite ferme d'à-côté... Vous comprenez ça ! » Plus rarement : « Mon 40 CV va probablement suffire », ou encore : « Le temps gagné à labourer me libère pour un meilleur suivi de mon troupeau. » Question de mentalité ou de choix politique de développement.

Il en découle une question basique, qui est d'actualité, mais qui est rarement posée : quel usage fait-on du progrès ? Sachant que les choix pour ce progrès, en matière de labour, et leurs applications sont différents. Par exemple, on peut opter :

- pour un seul passage qui effectue trois opérations simultanées avec un outil devant le tracteur, du type vibroculteur qui prépare le sol, et deux autres derrière : une herse articulée avec son rouleau tasseur, suivie du semoir de précision ;
- ou encore : pas de labour à la charrue, mais un ou deux passages de cover-crop (disques), de rotavator ou de rotobèches avant le semis ;
- ou enfin : du semis direct sans labour. Dans ce cas, en un seul passage, un semoir polyvalent fend la terre restée en l'état, pour chaque rayon (six, huit ou plus à la fois). Seuls quelques centimètres de terre sont ameublés très localement sur le rayon pour favoriser le développement racinaire de la graine de maïs ou d'une autre céréale. Il se pose alors le problème de la maîtrise des mauvaises herbes : cela peut se faire en combinant un désherbage mécanique et un autre, chimique, très ciblé.

Que ce soit pour le travail de la recherche, ou ce qui relève de la simple observation de la nature, l'irrésistible augmentation des surfaces d'exploitation et la capacité des machines qui l'accompagne doivent être confrontées au souci de l'environnement protégé sous un double aspect : celui de l'humain et celui de l'espace.

Pour autant, sachons ouvrir la porte. Je ne défends pas un refus d'évoluer, mais une évolution optimisée. C'est pourquoi les conséquences du labour pratiqué, sur l'aménagement du territoire et tout ce qui en découle, doivent être anticipées.

Car on s'agrandit, on se mécanise, on comble le vide du voisin non remplacé. Mais parfois, on s'organise pour qu'il ne soit pas remplacé. Or aujourd'hui, le non-labour qui, il y a trente ans, était une hérésie devient une voie qui s'ouvre et va faciliter ces perspectives pour demain. En conséquence, j'interpelle les chercheurs, les universitaires, les concepteurs, les vulgarisateurs : les évolutions en cours ou très proches doivent être appréciées avec toutes leurs conséquences. Sur le respect des sols mais aussi sur la pérennité de leur capacité de production vivrière.

### Quelques méthodes

Le labour à la charrue moins fréquent ou moins profond, ou le non-labour systématique, mais sans désherbage chimique. Car ce n'est pas une bonne communication vers le citoyen, cette gale des champs jaunies de leur traitement chimique qui se propage déjà au printemps. Ce n'est pas non plus la certitude d'une judicieuse protection de notre environnement.

Il est impératif que ces évolutions soient conçues et vulgarisées, avec l'objectif de la conservation du milieu, de l'eau. Alors le non-labour, seulement bio, ou non ? Je pose la question, je n'ai pas la réponse. Or la place des engrais verts, qui couvrent le sol d'hiver, est essentielle et à intégrer dans la réflexion.

Il faut penser également à ce que les techniques de labour de demain, d'aujourd'hui, contribuent à assurer la conservation des hommes dans un milieu naturel protégé. Dans beaucoup de régions et notamment dans notre Ouest de l'élevage, les laboureurs de la polyculture n'ont pas le « besoin », au sens de la survie, des techniques d'envahissement de l'espace venues du Brésil ou d'ailleurs. Même pas pour entretenir l'illusion d'être concurrentiel dans la durée pour alimenter une usine de production de agro-carburants stratégiquement construite au bord des voies maritimes.

Ils ont besoin de protéger leur capital historique : le sol. C'est très différent. Je souhaite que les intervenants, lors de ce colloque, acceptent d'entendre cette interpellation : « Le bon labour doit enfouir les mauvaises herbes, pas le voisin. » Le non-labour peut élargir les espaces, mais il ne doit pas créer le vide, supprimer les relations. Le type de labour de demain va plus que jamais enclencher un type de développement. Il va falloir le gérer.

Souvenons-nous, les inventions les plus formidables ont souvent eu des effets pervers les plus imprévisibles. Dans le domaine des labours, en lien direct avec une terre nourricière et restée peuplée, il faut y penser.

Universitaires, inventeurs, spécialistes ou responsables politiques soyez attentifs à ce que vous allez promouvoir ou soutenir. Les évolutions à venir des techniques de labour doivent être un progrès. Un vrai. Pour l'homme, pour la terre, pour la vitalité de notre milieu rural. Ensemble. Ce n'est pas séparable.